

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Albert TOSELLO

Impressions d'Amérique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 182-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Impressions d'Amérique

Un de nos chers Anciens, M. A. T., actuellement médecin stagiaire dans un grand hôpital de New-York, a bien voulu, à notre demande, nous communiquer quelques-unes de ses « impressions d'Amérique ». Nous l'en remercions de tout cœur. Nous osons même espérer que ces pages si intéressantes et si alertes seront les premières d'une série d'articles où notre ami poursuivra pour nous sa captivante enquête sur la vie du Nouveau Monde... D'avance, nous lui disons notre vive reconnaissance.

G. R.

Il est quelque peu banal de vouloir décrire une cité aussi souvent dépeinte que la ville de New-York, par laquelle la plupart des voyageurs et émigrants européens font leur entrée aux Etats-Unis. J'aurais du reste de la peine à vous dire la première impression donnée par la trop classique et peu esthétique statue de la Liberté et la silhouette des gratte-ciels, ayant moi-même bénéficié, lors de mon arrivée, d'un brouillard qui réduisit ces mastodontes à quelques ombres à peine esquissées. Il est du reste parfaitement inutile de s'arrêter sur ce que tout le monde connaît : huit millions d'habitants, bâtiments de soixante-dix à cent vingt étages, où les ascenseurs vous font grimper à la cadence de deux étages par seconde, sans que l'on éprouve pour autant la sensation d'être « enlevé », tant les départs et arrêts sont progressifs. Il sera peut-être plus intéressant de vous dire les impressions du passager qui va quitter le bateau si hospitalier où, chaque matin, il trouvait à la porte de sa cabine un journal édité à bord contenant les dernières nouvelles, les avis d'usage, sans omettre, bien sûr, les réclames, et un programme des distractions de la journée : cinéma, jeux, musique, etc. Jusqu'ici, tout était parfait ; allons-nous vraiment trouver de quoi justifier toutes les démarches entreprises pour un visa affreusement difficile à « décrocher », les frais appréciables du voyage et surtout les chimères inhérentes à l'envie de découvrir qui vous a fait quitter parents, amis, pays sans aucun remords ?

A tout seigneur, tout honneur, il faut s'y résoudre, Messieurs, voici les formalités : contrôle des papiers, douane, timbre sur votre passeport, timbre sur vos valises, porteurs, et vous voici enfin lâchés, libres comme l'air, à l'entrée de cette ville monstrueuse où mes notions d'anglais dix fois oubliées depuis le collège, apportent déjà le regret de n'avoir pas su « mieux apprendre ». Où étiez-vous, Monsieur Cornut ? Heureusement, un taxi est partout un taxi, du reste ils sont là en nombre imposant et j'ai eu le temps, durant la traversée, d'apprendre à prononcer correctement mon adresse : River-Lide Drive, 500. Le chauffeur a compris d'emblée, premier succès, confiance, le vent est en poupe ! Durant le trajet, je réalise soudain que les douaniers, ici, ne sont pas des douaniers. Ils ne vous regardent pas d'un œil accusateur en vous posant la classique question : « Qu'avez-vous à déclarer ? » Ils sont même tout à fait polis, aimables, vous renseignent sans se fâcher, ne retournent pas vos valises comme des sacs de noix et ne considèrent pas chaque voyageur comme un redoutable contrebandier. Pourtant ils avaient une casquette et un uniforme officiels, vraiment je ne comprends pas, c'est un non-sens, une atteinte au prestige de l'administration, telle qu'elle est si sagement conçue chez nous. Ensuite, on remarque que les gendarmes, eux non plus, ne sont pas des gendarmes. Ils n'insultent pas l'automobiliste ou le piéton coupables, bien qu'ils mettent des contraventions, se promènent en flâneurs et n'inspirent le respect que par la crosse de leur revolver qu'ils portent « à la cow-boy » sans mettre les cartouches tout autour de leur ceinture. Comble des combles, on ne vous demande de déposer aucun papier. Admis à sortir du port, vous êtes considérés définitivement en règle, pouvez parcourir le pays en long et en large, travailler où bon vous semble ou ne rien faire, à vous de vous débrouiller. Après quelques jours vous recevez même de Washington une carte d'identité avec votre photo, le tout sous gracieuse enveloppe cellophane et accompagné d'une lettre vous souhaitant la bienvenue et un heureux avenir. C'est tout, il n'y a aucun extrait de règlement disant ce qui est interdit, obligatoire ou recommandé. Avouez que c'est une gageure. Vous avez maintenant le droit de devenir citoyen américain, il suffit d'en faire la

demande au bureau des nationalisations ; dans quelques semaines vous recevrez vos « premiers papiers » après avoir juré de ne jamais rien tenter contre le gouvernement des E.-U., de ne pas être membre d'un parti communiste. Dans cinq ans, il vous faudra renouveler vos intentions et vous serez entièrement admis au rang de citoyen avec tous les avantages et obligations. C'est là une des caractéristiques d'un pays d'immigration, par rapport à l'Europe qui est plus nettement pays d'émigration. C'est renversant de voir comment tout le monde est accueilli ici. Il suffit d'être là, on ne vous considère plus comme un étranger. Ancien allié, ancien ennemi, les mêmes possibilités sont ouvertes à tous sans aucune trace de rancœur, ni petit air supérieur. En parallèle, tout le monde s'acclimata avec une rapidité extraordinaire et les anciens esprits de nationalité s'apaisent avec une aisance absolument remarquable. Après avoir vécu cette expérience, on juge beaucoup moins utopiste ou même parfaitement raisonnable l'idée des Etats-Unis d'Europe. Enfin, cela est un tout autre sujet qui n'a pas sa place dans ce billet aux ambitions tout à fait limitées.

Laissons maintenant vagabonder notre curiosité au travers de cette cité qui doit permettre tant de découvertes. Après un rapide repérage, pour être sûr de retrouver le chemin du retour, enfilons-nous dans un métro et sortons au hasard d'une station. J'ai hâte de voir de près les hautes constructions et je trouve quantités de petites maisons de deux à quatre étages. C'est tout ça la ville phénomène, il n'y a donc pas que du grand, du supérieur, de l'incomparable ? Je m'attendais tant à trouver de l'immense et de l'inédit que ce qui m'étonnait et me frappait était le commun. Pour retrouver ces petites constructions, ça ne valait pas la peine de venir jusqu'ici. Ce n'est que petit à petit qu'on commence à apprécier à leur juste valeur les proportions de ce monde. Il faut aussi avouer que nous arrivons ici avec l'arrière-pensée de ne pas se laisser « épater ». L'esprit critique que notre sang romand ne nourrit que trop bien, prend donc d'emblée le dessus et pour un peu, on serait tenté de dire : « Ça, une grande ville ! Vous n'avez pas vu Lausanne ou la tour Bel-Air. » Devant la simplicité des gens, on se calme lentement pour retrouver enfin un peu d'objectivité.

Certes la ville n'est pas belle, au sens que l'est Paris avec ses immenses places bien dégagées, ouvrant sur d'immenses perspectives. L'architecture ne pêche pas par excès de goût et l'on sent bien marqué encore un vent néo-rococo qui a fait, il y a quelque vingt ans, de parfaites horreurs. Les constructions de cette dernière décade, par contre, sont nettement épurées. Lignes simples et élancées, minimum d'enjolivures, il y a une sobriété qui ne manque pas d'allure. Le plus beau spécimen est le Rockefeller Center, groupe de quatorze buildings dominés par une tour de dix étages d'où l'on peut contempler d'un coup d'œil toute la ville. Devant cette perspective de maisons se perdant à l'horizon, on réalise sa petitesse et tire son chapeau. Le Rockefeller Center contient à lui seul des bureaux où travaillent quelque vingt-cinq mille employés, une salle de spectacles, Radio-City, célèbre dans le monde entier par ses six mille places et sa troupe de danseuses. J'ose à peine l'avouer, mais dans mon esprit paradoxal, la première fois que j'y fus, je ne l'avais pas trouvée grande du tout ! Déambulons ensuite la cinquième Avenue toute proche, où a pris demeure la crème de New-York : les magasins les plus chic, hôtels et appartements privés, qui posent leur homme. En bordure du Parc Central, les appartements sont loués à une moyenne de 80.000 à 100.000 dollars par an. Inutile de préciser que ce n'est pas là qu'habite votre correspondant. Pourtant, on ne trouve pratiquement aucun snobisme. Ici, les gens ne savent pas crâner. Roulant en Cadillac ou vieilles Ford, tous ont la même bonhomie, personne n'estime nécessaire de varier démarche, langage et regard au gré de son compte en banque. La simplicité est, à mon avis, la plus grande leçon que l'on puisse retirer d'ici. Les Américains ont sans aucun doute le pays le plus varié et le plus riche du monde, mais ne songent pas à s'en vanter. Ils ont gagné la guerre, mais sitôt l'uniforme posé, ils oublient presque leur triomphe et ne jouent nullement aux grands vainqueurs. Leurs maisons sont ouvertes à tout le monde, on vous montre où est la cuisine, la salle de bain, considérez-vous chez vous, rien ne change dans le train de vie pour épater l'invité.

En descendant dans le bas de la ville, le business se marque de plus en plus. Je me trouve soudain dans un

quartier où il est impossible de trouver un magasin autre que de fourrures en gros. Les plus beaux spécimens y sont entassés par tonnes ; heureusement que je ne suis pas une femme, sans quoi je risquerais de faire une folie. J'essaye de déchiffrer les noms de leurs propriétaires, mais c'est vraiment avec peine que je trouve, de temps à autre, un nom chrétien ! Plus bas encore, c'est la fameuse agglomération des banques et Wall Street. Ici, les rues sont très étroites et les constructions en paraissent beaucoup plus hautes. Il faut vraiment regarder perpendiculairement vers le ciel pour le voir dans la trouée des immeubles dont les sommets semblent se toucher. Inutile de dire qu'ici, tout n'est que dollar ! Une compagnie a poussé la coquetterie jusqu'à recouvrir le toit de son siège avec des feuilles d'or 14 carats !

Pourtant, ne nous emballons pas, allons faire un saut dans Boweri et sa ligne de métro encore « élevée ». A noter que c'est peu avant la guerre que New-York a transformé ses métros en les « enterrant », supprimant les lignes aériennes encombrantes et si peu esthétiques. L'acier ainsi récupéré a du reste été racheté par le Japon qui le rendit quelque peu transformé lors de la guerre du Pacifique !

C'est ici que se logent les miséreux de la ville, dormant sur le trottoir ou dans des « hôtels », payant 25 à 50 cents le lit d'une nuit qu'ils trouvent le plus souvent laissé encore chaud par leur prédécesseur. J'ai trouvé ici les plus belles collections de poux qu'il soit possible d'imaginer. Lors d'une constatation de décès, j'ai vu un manteau qui, dans la mauvaise lumière, paraissait gris. De plus près, avec une lampe de poche, j'ai vu qu'il était absolument grouillant de poux au point qu'aucun millimètre de tissu n'était visible. Je me suis toujours demandé de quoi vivent ces pauvres bougres dont la plupart sont saouls dès qu'ils trouvent les moyens de boire leur appétit d'alcool. Il faut avouer qu'ils ne semblent guère rechercher le travail, car bon nombre d'entre eux pourraient trouver un emploi leur permettant de vivre moins misérablement. La police ramasse sans aucune rudesse ceux qui gisent malades ou blessés (dans ce cas, ils sont le plus souvent dans un état près du coma alcoolique) et

les ambulances les amènent dans un hôpital de la cité où, pour quelques jours, ils trouvent draps et nourriture convenables. C'est ici que la plus grande cité et le plus grand port du monde payent leur tribut à l'humanité. En bordure, nous trouvons la ville chinoise, la ville juive, chaque race cherchant instinctivement, dans l'entassement des lieux, à s'abriter des difficultés de la vie. Il faudrait aussi mentionner Harlem, située au nord de la ville, la cité des Noirs, où je me suis soudain trouvé un beau jour, au hasard d'une erreur de métro. C'est là que l'on trouve le plus beau jazz nègre, dont les Américains semblent pourtant être moins emballés que les Européens. C'est probablement, là encore, un phénomène dû à leur bon sens instinctif. Certes, on trouve ici un goût beaucoup moins fin et développé que chez nous. La culture, elle non plus, est loin d'être poussée à l'excès. On aime les couleurs voyantes, les lumières scintillantes et il faut se promener de nuit à Times Square pour trouver vraiment ce que peut donner le perfectionnement des enseignes lumineuses doublées de haut-parleurs et chutes d'eau artificielles. Pourtant, les gens sont trop pratiques pour donner dans notre trop fameux genre « zazou » ou une autre monture telle que l'existentialisme qui voit baver et transpirer combien de Parisiens. De cet incroyable mélange de races, il s'est dégagé une certaine harmonie et une résistance au « coup d'épate ». On ne peut pas jouer à l'original ici en se laissant pousser la barbe et les cheveux, en changeant les plis de son pantalon. Si cela vous fait plaisir, à votre aise, mais vous ne trouverez pas autour de vous un esprit d'imitation qui fera de votre bêtise une vedette. Il y aurait tant à imiter que tous y ont renoncé spontanément. Chaque chose est admise, mais dans le cadre de sa propre personnalité. Par contre, je ne veux pas prétendre qu'il n'y a pas de bêtise dans ce pays, rassurez-vous, elle y a sa large part, comme partout ailleurs. Du reste, il est impossible de caractériser l'Amérique en quelques lignes, surtout pas avec la maigre connaissance que j'en ai. Il faudrait aussi dire quel est son genre de vie, son goût immense des spectacles, ce que sont ces clubs que l'on a tendance à se représenter avec une fantaisie bien éloignée de la réalité, l'attrait de la campagne et des plages, comment celles-ci sont aménagées, l'intérieur et son ameublement

qui reflètent une autre conception du « chez soi » et combien d'autres choses encore dont l'assemblage pourrait diminuer les risques d'un exposé par trop sommaire et menaçant, par là-même, de donner une fausse idée de ce qu'est la vie ici. En gros, l'on doit pourtant ne pas se tromper : riche ou pauvre, grand ou petit, évolué ou retardé, tout pays, et celui-ci n'excepte pas à la règle, présente ses faces de grandeur et de misère, de génie et de déchéance, inhérentes à toute l'humanité ; il ne suffit pas de changer de continent pour trouver la perfection, le jeu serait par trop facile. Il y a partout du bon à glaner. D'ailleurs, la possibilité de comparaisons est toujours un avantage riche en enseignements.

A. T.